

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

**LA PLACE ROYALE**  
**ET LE PALAIS-ROYAL.**



LA PLACE ROYALE

EST DE LA PLACE ROYALE

CHAPITRE XX.

---

Ne croyez pas que je veuille vous servir ici le ragoût d'un contraste, comme dirait Trissotin, le Trissotin d'autrefois. Le contraste n'est certainement pas chose si rare à Paris qu'il faille, pour en rapprocher les deux parties, faire une



de plus fétide que le fossé bourbeux dans lequel on descend à l'extrémité de la rue Vivienne.

Nous avons tous vu le Palais-Royal dans son plus grand éclat. Je me suis demandé quelquefois ce que serait la place Royale, si la mode venait s'y établir, si ses quatre rues intérieures étaient parcourues par de brillans équipages ; si, le soir, d'innombrables jets de lumière se détachaient de ses portiques percés en riches magasins ; si, dans chaque intervalle de ses pilastres, l'air enflammé se jouait suspendu dans un globe de cristal ; si les trois étages de ses maisons, variées déjà par les couleurs de la brique et de la pierre, réfléchissaient, sous leur haut couvercle d'ardoise, la lueur riante des lustres et des bougies. Alors, sans doute, il ferait beau d'arriver, dans ce séjour des plaisirs et des joies mondaines, par les arceaux ouverts sur la rue Royale et sur la chaussée des Minimes, deux issues vraiment magnifiques. De ce jardin clos de grilles, qui recevrait la foule par quatre larges entrées, et où Louis XIII se morfond aujourd'hui sous son vêtement de marbre, on aurait tout le mouvement et tout le bruit dont se compose le bonheur des

villes. Ce serait mieux que le Palais-Royal où l'agitation est en quelque sorte renfermée, mieux que les boulevards où elle est trop étendue, trop éparpillée. Ce rêve heureux ne se réalisera pas. L'engouement magique, qui pousse toute la population vers un quartier de la ville, ne revient jamais à celui qu'il a déjà visité. Il aime à laisser derrière lui des déserts et des ruines. Il faut à ce coureur infatigable et capricieux des amantes délaissées qui le pleurent dans un long ennui. La place Royale a obtenu jadis ses faveurs ; elle n'a plus que des souvenirs pour se consoler de l'oubli et de la solitude. Le Palais-Royal aussi, dont il faisait naguères ses délices, touche peut-être à son déclin ; il s'y manifeste déjà quelques signes d'abandon et d'indifférence. C'est un motif de plus pour rapprocher une puissance tombée d'une grandeur qui s'obscurcit.

On sait que la place Royale fut construite par Henri IV. Ce qu'on ne sait pas aussi bien, c'est de quelle façon un roi d'alors, un roi absolu, un roi conquérant, qui avait regagné sa couronne pied à pied, et l'épée au poing, s'y prenait pour user de ses domaines. L'emplacement sur



lequel il voulut construire, car il aimait aussi le travail des maçons, dépendait de l'ancien hôtel des Tournelles; c'était un terrain nu, entouré de décombres, et dont on avait fait un marché aux chevaux. Henri IV entreprit d'y dessiner une place large, belle et régulière, dont le milieu servirait d'arène, et le pourtour d'amphithéâtre, pour les exercices martiaux, les courses, mascarades et réjouissances données par la cour au public. C'était son bien à lui, comme disent les avocats de liste civile, et m'est avis qu'il l'avait bien payé. De plus, ce n'était devenu le bien de personne. Il ne s'y était pas établi de ces jouissances anciennes, immémoriales, qu'il faut souvent respecter comme des droits. Cependant, il ne crut pas pouvoir en disposer sans l'aveu de son parlement. Après avoir fait élever de ses deniers un côté de la place, il fit enregistrer un édit par lequel il cédait à des particuliers les autres portions du terrain, moyennant la rente annuelle d'un écu d'or, et à la charge d'y construire des bâtimens sur le plan qu'il avait exécuté lui-même. Ainsi fut faite la place Royale, véritable ouvrage de prince, théâtre de nobles amusemens, rendue à l'usage de tous, aussitôt

que la main créatrice du monarque l'eut fait sortir de la boue et du néant. Et cela, sans profit, sans calcul d'argent, moyennant une légère redevance, qui perpétuait seulement le souvenir du bienfait royal.

Elle se trouva prête en 1612 pour la célébration anticipée de ce mariage d'où devaient sortir, après une longue stérilité, les deux branches de princes Bourbons, dont l'une vient d'emporter dans l'exil la vieille monarchie, et l'autre fait aux Tuileries l'essai d'une royauté nouvelle. Ses quatre lignes, composées de neuf pavillons, étaient élevées; ses deux rues, qui trouvaient, il y a peu de temps encore, une ouverture sous deux de ses angles, étaient tracées; ses deux entrées majestueuses, par les centres du midi et du nord, étaient ouvertes, lorsque, par une belle journée du printemps, des milliers de spectateurs groupés aux fenêtres, entassés sur les échafauds, dames, seigneurs, gentilshommes, gens de robe, peuple aussi, on a besoin de lui pour les fêtes, virent s'avancer dans la lice, parés de riches habits, suivis d'une somptueuse escorte, les plus illustres et les plus beaux cavaliers qui fussent en ce



royaume de France. Un des acteurs de cette brillante représentation, Bassompierre, nous dit qu'il ne lui en coûta pas moins de cinquante mille écus pour y paraître convenablement. Il se faisait rembourser de cette dépense en bonnes fortunes. Aujourd'hui, l'on saurait au juste ce qu'une somme pareille, bien placée, peut rapporter d'intérêts. Ce fut, je crois, le dernier spectacle où figura la noblesse française. Richelieu vint, qui congédia la troupe.

Après ces magnifiques extravagances, la place Royale trouva encore une autre illustration. Elle devint le centre du goût, de la politesse, de la galanterie, du bel esprit. Ses maisons furent habitées par les femmes les plus spirituelles et les plus jolies. Les grands seigneurs y accoururent dans leurs carrosses de velours, les gens de lettres, qui commençaient à prendre leur rang dans le monde, s'y rendirent à pied; car c'était, suivant Scarron, « un pays où la botte se conservait long-temps sans crotte. » La renommée de « cet incomparable cloître, » cloître où Ninon fit ses vœux, convertit bientôt le terrain des joutes en une promenade noblement fréquentée,

où Corneille a placé la scène d'une des ces comédies qu'il prit toutes faites dans son siècle avant de l'élever à son génie. L'auteur du *Roman comique*, qui, en dépit de ses ouvrages, était homme de bonne compagnie, appelle la place Royale, « quartier favori des honnêtes gens tant chéri, » et ailleurs, « belle place où n'habite que mainte personne d'élite. » Il s'est trouvé, par un rare bonheur, que lorsque la vogue s'est éloignée de ce lieu, les spéculations n'y ont pas porté leur marteau destructeur, leur avide recherche de débris. Il se présente à nos regards tel à peu près qu'il était au temps des Villequier, des Guiménée, des Rohan, des Maugiron, des Bois-Dauphin, et de toutes ces familles que divertissaient par leurs bons mots Sarrazin, Ménage et Voiture. Nul propriétaire ne s'est encore avisé de badigeonner la façade rouge et blanche de son antique maison. Nul ne l'a fait monter d'un étage, et n'a songé à tirer profit de ces dômes élevés, où l'on pourrait nicher des locataires. C'est un avantage des quartiers abandonnés; dans un temps où la cupidité détruit, la solitude conserve. A voir ces croisées garnies de draperies épaisses, ces portes fermées où le marteau re-



tentit rarement, ces longues galeries dont les murailles n'ont pas été minées par les boutiques, on se croirait dans un autre siècle, si l'aspect tout moderne d'une mairie, avec son factionnaire en habit bourgeois et ses listes électorales couchées sur une tablette, si encore deux cabinets de lecture remplis de journaux et de jeunes gens comme aux lieux les plus habités, ne venaient faire cesser cette erreur.

Mais voici que vient à passer l'*omnibus* à trois roues, qui nous conduira, par vingt détours, à travers les obstacles d'un quartier populeux, du marbre de Louis XIII jusqu'au bronze de Louis XIV, dans le voisinage de cette autre scène que nous avons à décrire.

Un perron à se casser le col, et deux pérystiles obscurs, nous introduisent dans le Palais-Royal, dans cette enceinte connue de l'Europe entière, dont on demande des nouvelles à quiconque revient de la grande ville, que le nouveau débarqué veut visiter avant tout, dont on se fait encore, à cent lieues de Paris, les idées les plus singulières, les plus effrayantes, les plus fantasti-

ques; lieu de perdition, sentine de tous les vices, véritable Gomorrhe, disent les pères tremblans et les mères éplorées qui hasardent à regret leurs fils dans nos écoles; pays de Cocagne, séjour de délices, théâtre de mille enchantemens! s'écrient les provinciaux émérites, les beaux esprits de garnison, les Lovelaces de table-d'hôte et les commis-voyageurs. Mensonge des deux parts; ridicule exagération de terreur et d'enthousiasme, qui se fonde sur les récits fabuleux d'un autre temps, d'un autre état social, d'une époque déjà vieille de vingt années, et presque perdue dans nos souvenirs.

Il ne faut pas avoir vécu plus que l'âge ordinaire d'un homme d'état pour avoir vu quelque chose de ce désordre bruyant, de ces orgies tumultueuses, de ces gais scandales, qui firent longtemps la réputation du Palais-Royal. Maintenant il en reste à peine quelques traces. Le Palais-Royal a suivi le mouvement de nos mœurs. Il s'est réformé, il est devenu honnête, sévère, ennuyeux peut-être, comme un libertin qui se range. Il était fait pour le vice, ce monument historique de la fin du dix-huitième siècle, pour



le vice vulgaire, banal, populaire, accessible à tous, se plaisant dans la confusion et le mélange, se faisant grossier par un dernier raffinement, dédaignant la pudeur et insensible à la volupté du mystère. Son origine semblait lui assigner cette destination. Et voilà que le vice lui manque, qu'après l'avoir laissé végéter quelque temps obscur et sans bruit dans ses plus honteuses retraites, voyant qu'il ne rapporte plus rien, on le chasse brutalement comme un intrus, lui, le vice, l'enfant de la maison!

Une fois épuré, sous le rapport de la morale, il ne restait plus au Palais-Royal, pour se séparer tout à fait du passé, qu'à se faire net et beau, luisant et propre, à dépouiller ses haillons, à se revêtir de neuf. Il a fait toute cette dépense, non sans peine. Il a réussi à couvrir d'une couche blanche les innombrables inscriptions qui noircissaient les murs, les piliers et les voûtes de ses galeries; il a détaché les lanternes de toute couleur, de toute grandeur, les écussons, les enseignes, qui menaçaient la tête des passans; moitié par contrainte, moitié par persuasion, il a obligé les boutiques ambitieuses,

usurpatrices, toujours avides de s'étendre, toujours gagnant du terrain pour atteindre les passans, à rentrer dans leurs limites, à démasquer sa colonnade; il s'est mis pour cela sous la protection de la voirie, et a réclamé l'aide de la police; il a fourni aux afficheurs des bornes en bois pour qu'on respectât ses portiques peints à l'huile. Un beau soir, le gaz, s'élançant de ses canaux en langues de feu, est venu éclairer, sous chaque arcade, cette brillante toilette. Un magnifique promenoir, tenant toute la largeur du palais, a invité les oisifs à se réunir sous son toit de verre, à parcourir librement son pavé poli et sonore. Et quand tout cela a été terminé, lorsque le Palais-Royal s'est montré noble, riche, élégant, vertueux surtout, il n'a plus revu la foule. Ses habitués étaient ailleurs, il faisait là trop de jour pour eux. Les hôtes nouveaux qu'il attendait en avaient oublié le chemin.

C'est qu'il y a, dans cette préférence capricieuse qui entraîne vers une partie de la ville le flot des fainéans et des curieux, certaines influences secrètes qu'il n'est pas facile de saisir. Ce qui peut la décider le moins, c'est l'ordre et